TOME VIII, FASCICULE 1. 1928.

REVUE
DES
ÉTUDES ARMÉNIENNES.

LES
NOMS DU TYPE *TʿṘČ̣UN*

PAR

A. MEILLET,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

M. M. Grammont a enseigné, avec raison, dans les *Mémoires de la Société de Linguistique*, XX, p. 242, que un ancien **-mn-* a passé à arm. **-wn-* dans des cas tels que *paštawn* et *mrjiwn*, tandis que le même groupe subsiste après *-u-* dans le type *šaržumn* « mouvement », qui est usuel en arménien.

L'action de *-u-* pour empêcher le passage de **-mn-* à *-wn-* ne s'est exercée qu'après un ancien *-u-*, et non après un *-u-* issu de *-ŏ̄-*. C'est ce que montre *anun* « nom » en face de skr. *nāma*, lat. *nōmen*, d'une part, et de gr. *ὄνομα*, got. *namo*, de l'autre. On notera incidemment que le *w* de l'ancien **anuwn* > *anun* a été étendu à toute la flexion. Ceci tient à ce que les pluriels *paštamunkʿ* et *mrjmunkʿ* ont subsisté, tandis que dans **an(u)munkʿ*, l'action analogique de *anun* était plus aisée et que la suite **-umun-* était peu satisfaisante pour l'oreille.

Internet Archive a d'autres travaux relatifs à la linguistique arménienne.

Quoi qu'il en soit de ce dernier détail, le mot *anun* révèle le traitement de **-ŏmno-*. Dès lors rien n'empêche d'expliquer par un ancien **-omno-* le petit groupe des adjectifs arméniens en **-un-*, qui en général se rattachent à des présents.

C'est un trait curieux de l'arménien que d'avoir perdu tous les participes indo-européens. Ni des participes présents-aoristes de type gr. *λείπων, λιπών*, ni des participes parfaits de type gr. *λελοιπώς* qui apparaissent d'un bout à l'autre du domaine indo-européen, l'arménien n'a rien gardé. Même le type des adjectifs en **-to-*, dont le grec n'a tiré qu'un parti médiocre, il est vrai, n'a laissé que des traces minimes et indistinctes : *li* «plein», cf. lat. *plētus* et skr. *prātáḥ*, et *lu* «connu», cf. skr. *çrutáḥ*, gr. *κλυτός*, lat. *-clitus*. L'adjectif représenté par skr. *pūrṇáḥ*, v. sl. *plŭnŭ*, lit. *pìlnas*, got. *fulls*, irl. *lān* «plein», n'est pas plus représenté en arménien qu'il ne l'est en grec, et c'est entre le grec et l'arménien une concordance de plus. Mais la forme **-mno-*, connue par l'avestique *-mna-* et par des mots latins isolés, dont *alumnus* est le principal, a pu survivre.

En quelques cas, la formation en *-un* a la valeur d'un participe, au moins dans les plus anciens textes.

L'exemple le plus remarquable se lit Mt. XI, 7 et L. VII, 24, où *κάλαμον ὑπὸ ἀνέμου σαλευόμενον* est traduit par *yelegn i holmoy šaržun*, ou, avec un autre ordre de mots (appelé sans doute par l'usage arménien), pour L. VII, 24, dans le ms. 229 d'Etchmiadzin (voir l'édition phototypique de M. Macler), *yelegn šaržun i holmoy*.

Un autre exemple où trois sortes de participes en *-un* sont juxtaposés pour traduire trois participes grecs se trouve L. VI, 38, où, le grec ayant *μέτρον καλὸν πεπιεσμένον σεσαλευμένον ὑπερεκχυννόμενον*, la traduction arménienne est : *čap‘ barwok‘ t‘at‘ałun šaržun zełun*. Les «participes» en *-un* traduisent ici deux parfaits et une forme à deux préverbes du grec; appartenant à un type relativement peu fréquent, ils ont une valeur expressive.

Le même *šaržun* figure aussi dans la Genèse, dans trois contextes significatifs :

Gen. VII, 14, *πᾶν ἑρπετὸν κινούμενον ἐπὶ τῆς γῆς κατὰ γένος καὶ πᾶν πετεινὸν κατὰ γένος*; arm. *amenayn solun šaržun i veray erkri əst azgi iwreanç, ew amenayn haw t‘ṙčun əst azgi iwrum* (dans le même verset figure *anasun* «*κτῆνος*»). Ici *t‘ṙčun* «volant» sert d'épithète à *haw* «oiseau» pour rendre mieux gr. *πετεινόν*.

Gen. VII, 21, *πᾶσα σὰρξ κινουμένη ἐπὶ τῆς γῆς τῶν πετεινῶν*

καὶ τῶν κτηνῶν καὶ τῶν θηρίων — arm. *amenayn marmin šaržun i veray erkri tʿṛ̌ç̌noç ew anasnoç ew gazanaç.*

Gen. VIII, 19, *πάντα τὰ θηρία . . . . . καὶ πᾶν πετεινὸν καὶ πᾶν ἑρπετὸν κινούμενον ἐπὶ τῆς γῆς* — arm. *amenayn gazankʿ ew amenayn sołun šaržun ew amenayn tʿṛ̌ç̌un yerkrē.* (Il y a ici un désordre dans le texte arménien.)

Tels sont les exemples que fournit, pour *šaržun*, la Concordance de la bible arménienne. Il en ressort que *šaržun* se comporte en ancien arménien comme un participe, traduisant *σαλευόμενον, σεσαλευμένον* et *κινούμενον*. Le verbe correspondant est *šaržem* « je remue, j'ébranle », traduisant *κινῶ, σαλεύω*, et qui s'emploie souvent sous la forme passive *šaržim* « *σαλεύομαι* ». Eznik emploie *šaržun* avec la même valeur.

Le verset Gen. VII, 14 a montré que *tʿṛ̌ç̌un*, qu'on trouve le plus souvent comme substantif, au sens d'« oiseau » est, comme gr. *πετεινόν*, un ancien adjectif. Le fait n'est pas isolé. On lit en effet :

Gen. VI, 20, *ἀπο πάντων τῶν ὀρνέων τῶν πετεινῶν . . . . . καὶ ἀπὸ πάντων τῶν κτηνῶν . . . καὶ ἀπὸ πάντων τῶν ἑρπετῶν τῶν ἑρπόντων ἐπὶ τῆς γῆς* — arm. *yamenayn hawuç tʿṛ̌ç̌noç . . . . . ew yamenayn anasnoç . . . ew yamenayn sołnoç erkri.*

Ezéch. XVII, 23, *amenayn hawkʿ tʿṛ̌ç̌unkʿ* doit traduire *πᾶν ὄρνεον πετεινόν*; le texte de l'édition Swete diffère. Car, *ibid.* XXXIX, 17, on a *παντὶ ὀρνέῳ πετεινῷ* traduit *çamenayn haws tʿṛ̌ç̌uns.*

Donc *tʿṛ̌ç̌un* est une sorte de participe en face de *tʿṛ̌ç̌im* « je vole », dont l'aoriste est *tʿṛ̌eay.*

C'est sans doute à l'existence de *tʿṛ̌ç̌un* « volant », d'où « oiseau », qu'est dû le fait que, sur le présent *tʿṛ̌ç̌im* « je vole » (*-ç̌im* repose sur un ancien **-iči-;* cf. gr. *-ι-σκω*, etc.), il ait été fait un nom d'action *tʿṛ̌iç̌kʿ* « vol ». D'ordinaire les noms d'action sont faits sur l'aoriste. Mais les aoristes en *-eay* tels que *tʿṛ̌eay* sont eux-mêmes bâtis sur d'anciens thèmes de présents en *-i-;* on sait en effet qu'une partie des aoristes radicaux arméniens sont d'anciens imparfaits, ainsi *beri* et *aci.* Il n'y avait donc pas de nom d'action ancien; *tʿiṛ̌kʿ* « vol » existe à peine. C'est ce qui explique la formation insolite de *tʿṛ̌iç̌kʿ* « vol ».

Du reste l'étymologie semble indiquer que *tʿṛ̌eay* « j'ai volé » n'est pas une ancienne forme radicale, mais un dérivé. On n'en peut guère rapprocher gr. *πτερόν* « aile » (et *πτέρυξ*) en face

de skr. *pátram* «aile, plume» et de v. h. a. *fedara* «aile, plume» (cf. Bugge, puis Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, p. 343).

Ce n'est pas à une forme en *-un-*, mais à une phrase relative, que recourt le traducteur pour rendre un participe grec :

Gen. I, 28 (et 10), *πάντων τῶν ἑρπετῶν τῶν ἐπὶ τῆς γῆς* — arm. *amenayn sołnoç or sołin i veray erkri*.

Mais on voit ici néanmoins que *sołun* est senti comme un participe de *sołim* «je rampe» devenu substantif.

Du reste, comme *šaržun* était trop vague quand il s'agissait d'un reptile, le traducteur écrit : Gen. VII, 21, *amenayn sołun zeřun i veray erkri* pour rendre *πᾶν ἑρπετὸν κινούμενον ἐπὶ τῆς γῆς*. De même Gen. VIII, 17. — Ailleurs *zeřun* traduit *ἑρπετόν*.

La forme *zeřun* ne s'explique pas directement en partant du verbe *zeřam* «je rampe» qui est de type dérivé. Elle tient sans doute à ce que les adjectifs de ce genre sont du type en *-un*.

L'«animal» est nommé *an-asun*, forme qui équivaut à lat. *infans*, et qui, pour le sens, est comparable à gr. mod. *ἄλογο*. Dès l'époque classique *ἄλογος* se dit des animaux.

A *anasun* s'oppose *xawsun*, sorte d'ancien participe de *xawsim* «je parle» qui, dans les deux passages du Nouveau Testament où figure *λογικός*, traduit ce mot.

Certains auteurs opposent *asun* à *anasun* et *anxawsun* à *xawsun*, notamment Eznik, I, 1 (p. 9); il y a de l'artifice dans ces oppositions de la langue philosophique.

Le dérivé *imastun* «σοφός» de *imast* «σοφία», qui est le nom d'action de *imanam* «je comprends», a été bâti sur le nom d'action parce que *imanam*, aor. *imaçay* ne se prêtait pas à fournir un adjectif en *-un*.

Les adjectifs en *-un* appartiennent à un petit nombre de groupes de sens différents.

Au groupe de *šaržun* se rattachent ainsi :

gnayun «mobile» en face de *gnam* «je vais». L'aoriste *gnaç* montre qu'une forme radicale bâtie sur le verbe ne pouvait exister. L'adjectif *gnayun* a le caractère d'un participe fait sur le présent. Eznik oppose dans III, 1, le soleil et la lune, qui sont *gnayun* «mobiles», aux étoiles qui sont fixes dans le ciel.

zełun «débordant» se groupe avec la forme à préverbe *z-ełun* en face de *hełum*.

A ces mots s'opposent :

hastatun « ferme » en face de *hastatem* « j'affermis ».

t'ałun « pressé », avec la forme expressive à redoublement *t'at'ałun*, signalée ci-dessus. Cf. *t'ałkim* « je deviens compact, épais ».

Les exemples cités ont montré que la formation en *-un* a pris une valeur expressive. M. Mariès me signale à ce sujet un exemple caractéristique :

CHRYSOST. *In Matthaeum. Homil. IX.* Migne, *P. G.*, t. LVII, col. 184, l. 12-14. Traduction arménienne, Venise, 1825, vol. I, l. 7-5 d'en bas, de la page 137 : *Εἰ γὰρ ἄργυρος καταλάμπων ἡμᾶς ἐκπλήττει, πότε κάλλος ὄψεως δυνησόμεθα παραδραμεῖν; et'e-arcat' pałpajun k'ayk'ayē zmez, erb zgeł eresaç karasçuk' k'amahel?*

Comme la formation n'est plus productive à l'époque historique, mais qu'elle a reçu des accroissements dans les petits groupes sémantiques où elle est employée, tous les mots cités ne sont pas immédiatement clairs. Mais à considérer l'ensemble, il semble qu'il s'agisse d'une ancienne formation de participes présents.

L'origine verbale de la formation est rendue probable par le fait que certains de ces mots ont des préverbes. En face de *ardar*, on a ainsi *z-ardarem* « j'orne » et *z-ardarun* « orné, paré ».

Toutefois, en face de *z-art'num* « je m'éveille », aor. *z-art'eay*, la forme ordinaire est *art'un* qui traduit *γρηγορῶν*. C'est que *art'un*, qui indique un état, n'appartient pas proprement au groupe de *z-art'num*. C'est le participe d'un présent non conservé dont l'aoriste *z-art'eay* représente un dérivé en *-ĭ- passé au rôle d'aoriste et pourvu secondairement d'un présent en *-nu-*. Le présent non attesté, auquel appartient l'adjectif *art'un*, doit être un dérivé en **-the-* de la racine de *y-aṙnem* « je me lève », aor. *y-areay* (impér. *ari* « lève-toi »), formé pour indiquer un procès arrivant à son terme ; c'est ainsi que le grec a *ἐρέθω* (et *ἐρεθίζω*, *ὀροθύνω*) en face de *ὄρνυμι*.

Dès lors le plus naturel est de rapprocher le type de lat. *alumnus*, avec son correspondant avestique, et avec les formes moins proches de gr. *-μενος* et de skr. *-mānaḥ*. On sait, en effet, que ces participes se trouvent même en dehors de la voix moyenne

régulière; ainsi Homère a *φάμενος*, comme *φάτο*, en face de *φημι*. Les formes arméniennes se trouvent en partie à côté de présents en *-i-* : *šaržun* à côté de *šaržim*, *tʿřčun* à côté de *tʿřčim*, *tʿřeay*.

On aurait donc ici le seul débris des participes indo-européens proprement dits qui aurait subsisté en arménien.